

XYZ. La revue de la nouvelle

La partition

Jules Alain



Number 19, Fall–August 1989

Auteurs de NYX

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3514ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Alain, J. (1989). La partition. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (19), 41–44.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

La partition

Jules Alain

à L

Car peut-être, également, n'avez-vous pas appris à lire la musique, ces signes étranges, ces alignements savants sur papier, la hauteur, les rythmes. D'ailleurs, même en franchissant les étapes de cet apprentissage, resteraient encore les timbres, le fait que le papier ne cède rien du grain des notes, celui du violoncelle aussi bien, quand vous étiez au violoncelle ou alors avant, quand vous ignoriez tout de la texture des sons. Imaginez que comme moi, imaginez. Supposons un jour d'audace. Vous venez de province, c'est entendu puisque, en ce qui concerne la musique, nous venons tous de province. Au mieux et avec un peu de chance, nous débarquons un jour. Alors nous nous dirigeons vers une boutique, précisément là... Rappelez-vous. Bien sûr, vous n'y croyiez pas vraiment, à la musique en feuilles. Parce que, en ce qui concerne Mahler ou cette femme, vous n'aviez pas le choix d'y croire.

Prenons Mahler pour commencer. Vous l'aviez épousée, cette femme, et pas seulement parce qu'elle était jolie. Elle l'était, vous le saviez, c'est entendu. Mais sa manière de parler, de vous parler, comme elle seule. À cette époque d'ailleurs, vous ne connaissiez pas Mahler, très peu la musique. Lorsque vous écoutiez Debussy, sans rien pouvoir y faire d'ailleurs — cela avait été très rapide, cette passion pour Debussy —, il vous est venu de penser à elle. Vous étiez si jeune alors que penser à elle ou plutôt à ces choses ne s'était jamais produit auparavant, sinon en rêve. Et puis voilà: cela vous était arrivé dans un escalier, sans préméditation, sans rien d'aucune sorte. Vous vous trouviez au bas de l'escalier et l'incontournable, ce fut alors cette manière à elle de descendre l'escalier ou plutôt, d'arriver en bas, un pied sur la dernière marche, l'autre sur la précédente, et cet instant précis qui n'avait plus rien à voir avec les livres, les études, la vérité. Souvenez-vous comme elle vous regardait,

comme son regard... c'est-à-dire son odeur, l'odeur de ses cheveux. Comme seuls auparavant certains rêves.

Mais elle se tenait debout au bas d'un escalier, là, en dehors des rêves, comme elle seule vraiment, rappelez-vous à quel point cette femme comme les choses nous arrivent pour la première fois bien avant qu'on en prenne conscience, une femme, celle-ci. Vous ne savez pas encore si vous êtes un homme mais cette fois une certitude celle-ci, que cette femme, dans les joncs dans les herbes dans une forêt n'importe laquelle, vous la voulez étendue et la toucher, la désirer pour la première fois, elle qui attend comme ces moments de pause chez Mahler. Autrement dit, j'aurais été n'importe quoi pour qu'elle me laisse la toucher. C'est peut-être pour cette raison, ce respect que je lui porte: m'avoir laissé la toucher sans me permettre d'être n'importe quoi.

Tout comme elle, je m'étonnais qu'on doive ainsi s'agiter dans l'amour. J'avais imaginé que l'amour, c'était plutôt ce moment où l'on n'oserait surtout pas bouger, où rien ne saurait distraire, chut ça risque de s'envoler sois gentille je t'aime. D'une certaine manière, j'avais raison. Il fallait ne pas bouger. Ou plutôt les organes ne se sentant pas le moins du monde concernés, nous nous sommes agités. Nous avons trouvé cette intensité qui, par la suite, nous a de nouveau rencontrés, dans un bosquet, le lit de mes parents, le mien, le nôtre, là où l'amour, s'en fichant bien de ce désir partagé d'immobilité, autrement dit cet enfant et tout ce que nous nous croyions les seuls à avoir trouvé.

Et dire que je te parle ici de Mahler. Tu ne dois strictement rien entendre à ce que je raconte. D'une certaine manière, je le fais exprès. Dans l'espoir de te retenir un peu plus.

À une époque, je croyais que ton corps ne me laisserait pas aller, que j'avais trouvé quelque chose. C'était avant, je ne savais rien de Mahler. Ou plutôt, je le haïssais.

À mes oreilles, ce nom faisait érudit, très gosse de riche. Je n'en aurais donc jamais fini d'ignorer quelqu'un, quelque chose qui fasse poids! Faudrait-il donc que toute ma vie je m'agite et me débatte?

Mahler ne m'a pas laissé en paix. Cela s'est produit à la télévision. Un soir où je ne croyais plus à rien, un soir où l'on avait annoncé ce chef d'orchestre qui me donnait de l'urticaire. Je ne suis pas violoncelliste, ne l'ai jamais été. Par contre, j'avais déjà acheté quelques partitions, consterné d'être arrivé à suivre sans pour autant parvenir à faire le lien

avec ce que j'entendais. Entre les signes imprimés et la mélodie ou, plus encore, la texture des sons, leur grain, la douceur de certains arrangements qui fabriquent des odeurs comme Debussy dissimule ses mélodies. Avec Mahler, ce soir-là, je croyais trouver la paix: une hargne soutenue face à une mauvaise direction d'orchestre. Mahler l'entendait autrement. Il me connaît, je le sais. Sans quoi il lui aurait été impossible d'ainsi me piéger.

Imagine la scène tout de même: je suis devant la télé, on annonce Mahler et ce chef, imagine. Je ne pense alors ni à la partition ni à toi. Confortablement installé, je suis prêt à la haine. Et puis l'orgue — cet instrument m'étonne toujours dans une symphonie —, l'orgue, les chœurs, les cuivres, une véritable fête que je ne peux recevoir dans le seul regard, l'immobilité. J'écoute. Ou plutôt je suis pris. Rien, alors, ne saurait me soustraire à l'écoute ou, si l'on veut, une odeur, un désir certain pour la première fois, je te jure, j'entendais la *Symphonie des mille*, mais qu'est-ce qu'ils ont donc tous à vouloir se procurer cette partition, sans doute à cause de ce chef qui, soit dit en passant, n'est pas aussi bon qu'ils le disent.

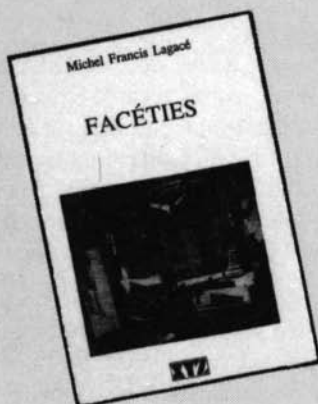
Et c'est là que j'ai, vois-tu, découvert le mensonge, le véritable. Non pas celui d'un petit garçon qui jure n'avoir jamais regardé sous les jupes des filles. Non. Le mensonge. Grave. Celui d'une partition. Imagine. Tu reviens de la boutique, le vendeur de musique en feuilles, un type prétentieux, désagréable, mais tu t'en fiches. Tu sais bien que, de toute manière, il ignore tout de cette odeur, de cet escalier qui t'inspire un talent de déshabilleur et l'espoir de l'immobilité. Ce commis-là croit encore aux signes alignés sur du papier.

Tu as payé la partition, tu finiras bien par décrypter, par comprendre. Et puis voilà: la partition, cet espace qui ne dit pas, ne laisse rien entendre, ce mensonge de papier ou plutôt sa retenue, rappelle-toi, tu entendais une voix, celle des cheveux à odeurs, sois gentil on y arrivera, c'est ton enfant aussi bien que le mien, faisons en sorte qu'il n'en souffre pas trop, on lui dira qu'il a deux foyers plutôt qu'un, qu'il y gagne au change, sois gentil. Tout cela, debout à l'écoute de la *Symphonie des mille*, je l'avais entendu. Nous avons toujours su garder au quotidien une esthétique pour le plaisir de vivre, pour ce qui nous échappait et qui nous était venu à la manière d'une odeur.

Bien sûr, si j'avais su toucher le violoncelle, j'aurais anticipé ces limites des partitions. Les plaintes, les injures, les larmes quand on y arrive dans la simplicité, il n'y est pour rien, c'est un enfant.

Mahler ne mentait pas. Tous ces mots déchirants des situations navrantes sont là, quelque part consignés dans une partition, cachés, désespérants de précision. Nous aurons à un enfant laissé un espace. Et je cherche chez Mahler où il dissimule, mais où vraiment, puisqu'il ne ment pas: quand j'entends sa musique, je m'agite. Il ne saurait mentir.

Né en 1953 à la frontière du Québec et des États-Unis, Jules Alain aurait préféré écrire plus tôt, enseigner plus tard. Les événements en ont décidé autrement. Il enseigne depuis un moment déjà. Si bien que «La partition» constitue sa première nouvelle publiée.



FACÉTIES

Michel Francis

56 pages, 7,95 \$

XYZ ÉDITEUR, C.P. 5608, Succ. C, Montréal, Québec, H2X 3M6